

# CECELIA AHERN

LA VIE

ET MOI



Par l'auteur de  
*P.S., I love you*

Flammarion



# LA VIE ET MOI

## DU MÊME AUTEUR

*P.S. I love you*, Albin Michel, 2004, J'ai lu, 2008.

*La Vie est un arc-en-ciel*, Albin Michel, 2005, J'ai lu, 2007.

*Si tu me voyais maintenant*, Albin Michel, 2006, J'ai lu, 2008.

*Un cadeau du ciel*, Flammarion, 2009, J'ai lu, 2010.

*Merci pour les souvenirs*, Flammarion, 2010, J'ai lu, 2012.

Cecelia AHERN

# LA VIE ET MOI

*Traduit de l'anglais (Irlande)  
par Perrine Chambon et Arnaud Baignot*

Flammarion

[www.cecelia-ahern.com](http://www.cecelia-ahern.com)

Titre original : *The Time of my Life*  
Éditeur original : HarperCollins *Publishers*  
© Cecelia Ahern, 2011  
Pour la traduction française :  
© Flammarion, 2012  
ISBN : 978-2-0812-8439-5

À ma fille chérie, Robin.





« Tu étais bien plus “plussoyante”...  
Tu as perdu ta “plussoyance”. »

Le Chapelier fou à Alice,  
dans le film *Alice au pays des merveilles*, 2010.





## CHAPITRE UN

Chère Lucy Silchester,

Vous avez rendez-vous le lundi 30 mai 2011.

Je n'ai pas lu la suite. Pas besoin, je savais qui était l'expéditeur. Je l'ai su dès que j'ai vu l'enveloppe en rentrant du travail, posée sur le coin de moquette brûlé par les guirlandes électriques quand le sapin de Noël était tombé par terre. Cette moquette, un vieux truc pas cher choisi par mon radin de propriétaire, était grise et usée. On l'avait sans doute piétinée plus souvent que le célèbre taureau en mosaïque de la galerie Victor Emmanuel II à Milan, dont les testicules portent bonheur si vous marchez dessus, paraît-il. On trouvait le même type de revêtement dans l'entreprise où je travaillais, ce qui paraissait plus approprié dans la mesure où il n'était pas fait pour qu'on y marche pieds nus mais adapté à une circulation constante de chaussures cirées se déplaçant d'un bureau à la photocopieuse, de la photocopieuse à la machine à café et de là jusqu'aux escaliers de secours pour s'en griller une vite fait (l'ironie du sort voulant que l'alarme à incendie soit défaillante précisément à cet endroit).

J'avais participé à l'effort collectif pour trouver un nouveau coin où fumer, car jusqu'ici, l'ennemi nous avait systématiquement débusqués. Le lieu actuel était facile à repérer : des centaines de mégots s'entassaient par terre après que leurs consommateurs avaient frénétiquement aspiré tout ce qu'ils contenaient de vie pour ensuite les abandonner avec dédain. C'était un lieu sacré,

plus vénéré que la machine à café, plus encore que les portes de sortie à dix-huit heures et certainement davantage que le bureau d'Edna Larson, la directrice, une femme qui exigeait le meilleur de nous-mêmes sans rien donner en retour, un peu comme un distributeur de friandises défectueux qui avalait votre pièce sans vous donner votre barre chocolatée.

La lettre était posée là, sur la moquette sale et brûlée. Une enveloppe crème en papier vélin portant mon nom en caractères d'imprimerie, à côté d'un cachet doré représentant trois spirales jointes ensemble.



La triple spirale de la vie. Je savais de quoi il s'agissait parce que j'avais déjà reçu deux lettres semblables et que j'avais cherché le symbole sur Google. Je n'avais pas répondu aux deux premières invitations. Je n'avais pas non plus téléphoné au numéro figurant sur le papier pour décaler le rendez-vous ou l'annuler. J'avais préféré ne plus penser à ces lettres, je n'avais pas envie de les voir revenir sur le tapis (enfin, sur la moquette). Mais je n'avais pas complètement réussi. On n'oublie jamais les choses qu'on voudrait oublier. Elles tournent dans notre tête comme un cambrioleur rôde autour d'une maison pour préparer son prochain coup. Elles sont partout, en costume à rayures noires et blanches, et s'enfuient dès qu'on essaie de leur mettre la main dessus. C'est un jeu de cache-cache incessant entre nous et notre conscience.

Cette lettre ne mentionnait pas les deux premiers rendez-vous dont je n'avais pas tenu compte. Cette façon de fermer les yeux sur mes mauvaises actions me rappelait ma mère.

Je tenais l'élégant papier à lettres par un coin quand j'ai remarqué qu'un côté était tout gondolé. Le chat était passé par là. Ironique, tout de même. Je ne pouvais pas lui en vouloir. Avoir un chat en plein centre-ville dans un immeuble où les animaux étaient interdits et travailler à temps complet signifiait qu'il n'avait jamais l'occasion d'aller se soulager dehors. Dans l'espoir d'atténuer mon sentiment de culpabilité, j'avais décoré l'appartement de photos

du monde extérieur : de la verdure, la mer, une boîte aux lettres, des galets, une rue, un parc, d'autres chats et Gene Kelly. Si cette dernière photo était surtout pour mon plaisir personnel, j'espérais que les autres calmeraient ses envies de sortir. Ou de respirer l'air pur, de se faire des amis, de tomber amoureux.

Comme j'étais absente cinq jours par semaine, bien souvent de huit heures à vingt heures (et encore, quand je rentrais), je l'avais dressé pour « éliminer », selon les termes du dresseur de chat, sur du papier afin de l'habituer à utiliser sa litière. Or cette lettre, seul morceau de papier qui traînait par terre, l'avait perturbé. Je l'ai regardé tourner dans un coin de la pièce, l'air embarrassé. Il savait que c'était mal. Cette pensée rôdait dans sa tête, il ne parvenait pas à l'oublier.

Je détestais les chats, mais celui-là, je l'aimais bien. Je l'avais baptisé Monsieur Pan, comme Peter, le célèbre garçon qui peut voler. Monsieur Pan n'était pourtant pas un garçon qui refusait de grandir et, assez bizarrement, il n'avait pas le pouvoir de voler, mais il y avait une sorte de ressemblance, et puis ce nom m'avait paru adéquat, à ce moment-là. Je l'avais trouvé un soir, au fond d'une allée, dans une benne à ordures où il miaulait comme s'il était en grande détresse. Ou peut-être était-ce moi qui n'allais pas bien. Ce que je faisais là relève de la sphère privée, mais il tombait des cordes, je portais un trench beige et, après avoir pleuré ma rupture avec l'homme idéal en buvant trop de tequila, j'avais poursuivi la bête en criant « le chat ! », telle Audrey Hepburn, d'une voix claire mais émue. Le chaton, âgé d'un jour, s'était révélé hermaphrodite. Sa mère, ou son propriétaire, ou les deux, l'avait abandonné. Le vétérinaire m'a informée qu'il possédait plus d'attributs masculins que féminins, toutefois il me semblait qu'en le baptisant, je prenais seule la responsabilité de choisir son sexe. J'ai pensé à mon cœur brisé et à la promotion que j'avais ratée parce que ma patronne me croyait enceinte (c'était au retour des vacances de Noël et mon orgie annuelle avait carrément rivalisé avec les banquets des Tudors) ; j'avais souffert d'affreuses crampes d'estomac pendant un mois ; je m'étais fait peloter par un clochard, un soir dans le train ; et je m'étais fait traiter de garce par un collègue de bureau alors que j'essayais simplement de donner

mon avis. J'ai donc décidé que la vie serait plus facile pour le chat si c'était un mâle. Mais je me suis peut-être trompée. De temps en temps, je l'appelais Samantha ou Mary, n'importe quel prénom féminin, et il me regardait avec ce qu'il me faut bien appeler de la gratitude avant de se vautrer dans une de mes chaussures en rêvassant devant mes talons aiguilles et tout cet univers dont on l'avait privé. Enfin, je m'égare. Revenons-en à la lettre.

Il fallait que je me rende au rendez-vous, cette fois. Je ne pouvais pas y échapper. Je ne pouvais pas faire comme si je n'avais rien reçu. Je n'avais pas envie d'énerver davantage l'expéditeur.

Mais qui était donc cet expéditeur ?

Je tenais entre le pouce et l'index la page qui séchait et j'ai penché la tête pour lire une nouvelle fois le papier gondolé.

Chère Lucy Silchester,

Vous avez rendez-vous le lundi 30 mai 2011.

Bien à vous,

Votre Vie.

Ma Vie. Mais oui, bien sûr !

Ma Vie avait besoin de moi. Elle traversait une mauvaise passe et je ne lui avais pas accordé suffisamment d'attention. Je m'étais détournée de l'essentiel, je m'étais occupée d'autres choses : mes amis, mon travail, ma voiture toujours plus mal en point, ce genre de préoccupations. J'avais complètement négligé ma Vie. Et voilà qu'elle m'écrivait, qu'elle me convoquait, et il n'y avait qu'une chose à faire. Aller la rencontrer en personne.



## CHAPITRE DEUX

J'avais entendu parler de ce genre de choses, c'est pourquoi je n'en faisais pas tout un plat. De toute façon, je ne m'inquiète pas pour un rien, ce n'est pas mon genre. Je ne m'étonne pas facilement non plus. C'est, me semble-t-il, parce que je m'attends à ce que tout puisse arriver. À m'écouter, on pourrait penser que je suis croyante, pourtant ce n'est pas le cas non plus. Je vais le formuler autrement : j'accepte simplement les événements comme ils viennent. Tous les événements. Du coup, ma Vie qui m'écrivait, c'était inhabituel, certes, mais pas surprenant ; c'était surtout contrariant. Je savais qu'elle exigerait toute mon attention dans un avenir proche, or si j'avais reçu ces lettres, c'était précisément parce que je ne savais pas faire ça.

À l'aide d'un couteau, j'ai massacré la glace du *freezer* pour en extraire un hachis Parmentier d'une main gelée. En attendant que retentisse la sonnerie du micro-ondes, j'ai mangé une tranche de pain de mie. Puis un yaourt. Comme le hachis n'était toujours pas prêt, j'ai léché la languette. J'ai estimé que la réception de la lettre me donnait le droit d'ouvrir une bouteille de pinot Grigio à 3,99 €. Couteau en main, je suis repartie à l'attaque du *freezer* tandis que Monsieur Pan courait se réfugier dans une botte en caoutchouc rose à cœurs recouverte de boue séchée datant d'un festival de musique où j'étais allée un été, trois ans plus tôt. J'ai sorti de la glace une bouteille de vin congelée que j'avais oubliée et je l'ai remplacée par la nouvelle bouteille. Celle-là, je n'allais pas l'oublier. Je ne devais pas l'oublier. C'était la dernière qui restait dans le petit placard qui me servait de cave, sur lequel était

posé le bocal à cookies. Ce qui m'a rappelé l'existence des cookies. J'en ai donc mangé un, double chocolat, en attendant. Le micro-ondes a sonné. J'ai vidé le hachis dans une assiette, grosse bouillie peu ragoûtante encore froide au milieu, mais je n'avais pas la patience de l'enfourner de nouveau et d'attendre trente secondes supplémentaires. J'ai mangé debout au comptoir, en commençant par les bords, qui étaient chauds.

À une époque, je cuisinais. Je cuisinais presque tous les soirs. Quand je ne le faisais pas, c'était mon petit ami qui s'en chargeait. On aimait bien ça. Nous possédions un vaste appartement dans une ancienne minoterie reconvertie, avec de grandes fenêtres à petits carreaux et de la brique apparente presque partout. Nous avions une cuisine américaine et nous invitions des amis à dîner le week-end. Blake adorait cuisiner, recevoir des amis ou de la famille. Il aimait les conversations, les rires, les odeurs, les atmosphères chaleureuses, les exclamations de plaisir. Il se tenait côté cuisine et racontait une anecdote tout en éminçant un oignon, en arrosant de vin un bœuf bourguignon ou en faisant flamber une omelette norvégienne. Il ne mesurait jamais rien, il savait toujours parfaitement doser les ingrédients. Il dosait tout parfaitement, d'ailleurs. Il écrivait des livres de cuisine et des récits de voyages, il adorait aller à l'étranger et goûter à tout. C'était un aventurier. Le week-end, on ne tenait pas en place, on escaladait telle ou telle montagne, et en été, nous visitions des pays dont je n'avais jamais entendu parler. On a sauté en parachute deux fois et trois fois à l'élastique. Il était parfait.

Et puis il est mort.

Non, je plaisante, il va très bien. Il est vivant. Mauvaise blague, je sais, mais je trouve ça drôle. Non, non, il n'est pas mort. Il est toujours en vie. Toujours parfait.

Mais je l'ai quitté.

Il anime une émission de télévision, maintenant. Nous étions encore ensemble quand il a signé le contrat. Elle est diffusée sur une chaîne de voyages qu'on regardait tout le temps. Parfois je zappe et je tombe sur lui en train de parcourir la Grande Muraille de Chine ou de déguster un *pad thai*, assis sur un bateau en



Thaïlande. Et à la fin de chaque reportage parfaitement mené, toujours parfaitement vêtu (même après une semaine de randonnée, sans douche ni toilettes), il regarde la caméra et dit : « Et si nous voyagions ensemble ? » C'est le titre de l'émission. Durant les jours et les mois qui ont suivi notre déchirante rupture, entre deux sanglots, il me répétait au téléphone qu'il avait choisi ce titre pour moi, que, chaque fois qu'il le prononçait, il s'adressait à moi et à personne d'autre. Il voulait que je revienne. Il m'appelait tous les jours. Puis tous les deux jours. Finalement, il s'est mis à me téléphoner une fois par semaine et je savais qu'il ne vivait que pour cet instant-là. Il a fini par ne plus m'appeler et a commencé à m'écrire de longs e-mails. Il racontait ses voyages, me disait qu'il se sentait déprimé et seul sans moi. Au bout d'un moment, j'ai arrêté de les lire et de lui répondre. Ses messages sont alors devenus plus brefs. Moins d'émotion, moins de détails, mais il me demandait toujours de le retrouver, de revenir vers lui. J'étais tentée, n'allez pas croire le contraire, c'était l'homme idéal, et quand l'homme idéal vous réclame, parfois cela suffit à vous donner envie de répondre oui, du moins dans les moments de faiblesse et de solitude. Mais je ne voulais pas de lui. Je lui ai répété je ne sais combien de fois qu'il n'y avait personne d'autre, mais peut-être aurait-ce été plus facile pour lui si cela avait été le cas. Il aurait pu tourner la page. Je n'avais pas vraiment envie d'être avec quelqu'un d'autre. Je voulais simplement faire une pause. Arrêter de courir dans tous les sens. Je voulais être seule, c'est tout.

J'ai quitté mon boulot, j'en ai trouvé un autre, dans une entreprise spécialisée en appareils électroménagers, pour la moitié de mon ancien salaire. Nous avons vendu l'appartement. J'ai loué ce studio, quatre fois plus petit que mes appartements précédents. J'ai trouvé un chat. Certains diraient que je l'ai volé, mais quoi qu'il en soit, il/elle m'appartient désormais. Je rends visite à ma famille lorsque j'y suis contrainte et forcée, je sors avec les mêmes amis que lui les soirs où il ne vient pas (mon ex-copain, pas le chat), ce qui arrive souvent vu qu'il voyage beaucoup. Il ne me manque pas et quand c'est le cas, j'allume la télé et me voilà satisfaite. Je ne regrette pas mon ancien boulot non plus. L'argent,

LA VIE ET MOI

un petit peu, mais quand je vois quelque chose qui me plaît dans une boutique ou un magazine, je me contente de sortir ou de tourner la page. Je ne regrette pas les voyages. Ni les dîners.

Et je ne suis pas malheureuse.

Pas du tout.

Bon d'accord, j'ai menti.

C'est lui qui m'a quittée.



## CHAPITRE TROIS

Après avoir vidé la moitié de la bouteille de vin, je me suis sentie non pas assez forte (je n'avais pas besoin de ça, je n'avais pas peur), mais assez concernée par ma Vie pour composer le numéro qui figurait sur la lettre. J'ai mordu dans une barre de chocolat en attendant que mon interlocuteur décroche. Il a répondu à la première sonnerie. Je n'avais pas eu le temps de mâcher ma friandise, encore moins de l'avaler.

— Oh, désolée, ai-je articulé la bouche pleine. Je suis en train de manger du chocolat.

— Il n'y a aucun problème, prenez votre temps, a répondu d'un ton enjoué une femme d'un certain âge qui avait un accent du sud des États-Unis.

J'ai mâché en vitesse, dégluti et fait descendre le tout avec une gorgée de vin. J'ai eu un haut-le-cœur.

Enfin, je me suis raclé la gorge :

— Voilà.

— C'était quoi ?

— Un Galaxy.

— Bubble ou caramel ?

— Bubble.

— Mmm, mes préférés. Que puis-je faire pour vous ?

— J'ai reçu une lettre au sujet d'un rendez-vous pour lundi. Je m'appelle Lucy Silchester.

— Oui, mademoiselle Silchester, j'ai votre dossier. Neuf heures, ça vous convient ?

— Heu, en fait, ce n'est pas pour ça que j'appelle. C'est-à-dire que je ne pourrai pas me libérer pour le rendez-vous, je travaille ce jour-là.

Je m'attendais à ce qu'elle réponde : *Oh, quelle idée aussi de vous demander de venir un lundi, annulons tout ça*, mais elle n'en a rien fait.

— Alors, voyons comment nous pourrions nous arranger. À quelle heure terminez-vous ?

— Dix-huit heures.

— Que dites-vous de dix-neuf heures, dans ce cas ?

— Impossible, c'est l'anniversaire d'une amie et nous allons au restaurant.

— Pendant votre pause déjeuner, alors ? Est-ce qu'un rendez-vous entre midi et deux vous conviendrait ?

— Non, je dois amener ma voiture au garage.

— Bien, reprenons : vous ne pouvez pas venir au rendez-vous parce que vous travaillez toute la journée, vous allez au garage pendant votre pause déjeuner et vous dînez entre amis le soir.

— C'est ça, ai-je répondu en fronçant les sourcils. Est-ce que vous prenez des notes ?

J'entendais un bruit de clavier en fond. J'étais agacée. C'étaient eux qui m'avaient convoquée et non l'inverse. À eux de trouver un créneau.

— Eh bien, mademoiselle, a-t-elle repris avec son accent fleuri (je voyais presque les pétales se détacher de ses lèvres pour atterrir sur le clavier, bloquer les touches et provoquer une surchauffe qui effacerait à jamais de la mémoire mes convocations), visiblement, vous ne connaissez pas le fonctionnement.

Elle s'est arrêtée pour reprendre son souffle et j'ai sauté sur l'occasion pour intervenir.

— Les gens le connaissent, d'habitude ?

Je l'avais interrompue dans sa réflexion.

— Pardon ?

— Quand vous contactez les gens, *quand la Vie des gens les convoque pour un entretien avec elle*, ai-je insisté, est-ce qu'ils connaissent le fonctionnement ?



# CECELIA AHERN

## LA VIE ET MOI

Un jour, en rentrant du travail, Lucy Silchester trouve une enveloppe dorée par terre sur le tapis. À l'intérieur, une invitation... pour un rendez-vous avec la Vie. Sa Vie. Une vie qu'elle a perdu de vue depuis longtemps et va rencontrer... en personne.

Cette Vie en question prend les traits d'un vieil homme malheureux, reflet de l'existence chaotique et désespérée de Lucy qui déteste son travail, délaisse ses amis et fuit sa famille. Mais qu'elle le veuille ou non, Lucy Silchester a un rendez-vous qu'elle va bien devoir honorer.

Émouvant et chaleureux, drôle et magique, le dernier roman de Cecelia Ahern nous montre ce qui peut arriver lorsqu'on commence à négliger son existence.

« Drôle, touchant et subtil... Le meilleur roman de Cecelia Ahern. »

*Daily Express*

*Cecelia Ahern est née en 1981 à Dublin, où elle réside toujours. Elle est la fille de l'ancien Premier ministre irlandais Bertie Ahern. Tous ses romans, traduits dans quarante six pays, ont été des best-sellers et elle a vendu plus de treize millions de livres dans le monde. Son premier roman, P.S., I love you, s'est vendu à plus d'un million d'exemplaires et a été adapté au cinéma avec Hilary Swank et Gerard Butler dans les rôles principaux. Après Un cadeau du ciel et Merci pour les souvenirs, La Vie et moi est son troisième roman publié chez Flammarion.*

Traduit de l'anglais (Irlande)  
par Perrine Chambon et Arnaud Baignot

Flammarion

Extrait de la publication